

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 3

Artikel: [Anecdote]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183680>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Arrivé sur le pont de Glayre, l'animal fit le récalcitrant : Quand Jean-Louis avançait, le cochon reculait et *vice-versa*. Tantôt il allait se heurter contre le parapet, tantôt il se raidissait sur ses jambes et s'opiniâtrait à rester sur place, malgré les énergiques admonestations de son maître.

Au moment le plus chaud de la lutte entre ces deux voyageurs, vient à passer un jeune dandi d'Yverdon qui se promenait par-là en fumant un Grandson. Celui-ci s'en donnait à cœur joie, en voyant notre paysan courir la chance de ne jamais pouvoir arriver à destination avant la nuit : Le jeune Yverdonnois, s'approchant de lui en ricanant, lui dit :

« Que diable faites-vous là, vous deux?... d'où êtes-vous?...

— Dé io ie su?... répondit le Bullaton, mé ie su dè Bullet, et l'autre, ajouta-t-il en montrant l'animal qu'il venait d'acheter, l'autre... l'est d'Yverdon!...



Un industriel assez naïf entre l'autre jour dans une de nos banques et s'arrête un instant à contempler un des employés occupé à copier des lettres à la presse.

— C'est pourtant bien commode, lui dit le Lau-sannois, comme ça va bien!... J'aimerais bien en avoir une ainsi.

Puis reprenant après un instant de réflexion : « Mais alors, monsieur, est-ce que ça copie toutes les fautes?... Je n'ai pas beaucoup d'orthographe et vous comprenez...

— Je crois, répond l'employé, qu'on en fabrique maintenant qui corrigent les fautes tout en copiant.

— Chez qui trouve-t-on ça?

— Je ne sais. Voyez un peu chez MM. Peneveyre et Krieg ; ils en auront probablement reçu.

— Bien obligé, monsieur ; j'y vais de ce pas.



Onna démdanda ein mariadzo.

On valet que s'étai boutâ ein téta dè sé mariâ, s'ein va tsî l'assesseu, qu'avâi grossa courtena et dué felhiès.

— Bondzo, assesseu, que l'ai dit.

— Adieu m'n'ami, que dis-tou dè bon?

— Holâ vouaïquie, voudré vo deré oquié.

— Et quiet?

— Yé einviâ dè mè mariâ et vîgno vo démandâ se vo volliâi mè bailli iena dè voutrè felhiès?

— Hô vouaïquie ! ne dio pas na ; t'es on bon soudzet, t'es dè bouna maison... quiè oï, ye vu bin, mâ la quinna vâo-tou, la Lizette âo bin la Marienne?

— Oh ! ne mè tsau pas la quinna, mè foto atant dè l'ena què dè l'autra !



Un paysan visitant Genève pour la première fois, entra dans la boutique d'un changeur et lui demanda ce qu'il vendait : « Des têtes d'ânes, mon ami.

— Ah ! parbleu, vous en avez donc un grand débit; il ne vous en reste plus qu'une. »



LA MAISON

M. X. Marmier, de l'Académie française, a fait à la séance annuelle des cinq académies de Paris, une émouvante lecture sur la maison, c'est-à-dire le foyer. Nous reproduisons les passages les plus intéressants de cette étude.

* * *

LA MAISON ! — s'est écrit M. Marmier, — à ce mot que d'idées s'éveillent à la fois dans l'esprit et dans le cœur ! La maison, le cercle de la vie, la joie du foyer dans la joie de l'âme, le refuge dans la douleur, le trésor des vraies affections....

La Bible célèbre la femme forte qui dirige le travail de la maison ; la légende romaine proclame la vertu de la matrone qui garde la maison ; les rois et les héros se glorifient d'accroître la gloire de leur maison. Le sage se félicite d'avoir en sa petite maison assez de place pour recevoir ses amis, la fière Angleterre exprime son sentiment de liberté individuelle par cet axiome : *La maison de chaque Anglais est sa forteresse.*

Parmi les indigènes de la Nouvelle-Zélande, la maison est une propriété sacrée. Quand un homme meurt soit de mort naturelle, soit dans un combat, personne n'oserait prendre possession de la hutte qu'il occupait. On la laisse tomber en ruines, sans oser même détacher une parcelle de ses débris.

Dans les diverses contrées du globe, sous le ciel ardent des tropiques, sous le ciel glacial des régions polaires, chaque famille humaine doit avoir son foyer domestique, son abri pour les mauvais jours, son asile pour la nuit. Mais au sud et au nord, à l'est et à l'ouest, en ce temps d'universel progrès, combien de millions et de millions d'êtres en sont encore, dans la disposition de leur demeure, à un état incroyable d'indolence et de sauvagerie!...

* * *

De tous les moyens de comparaison dont on peut se servir pour apprécier la condition des diverses légions humaines, l'architecture est l'un des plus positifs. Des palais de nos grandes villes aux *wigwams* des forêts de l'Amérique du Nord, quelle distance ! quel abîme ! Et l'agencement des diverses parties du *wigwam* exige encore une certaine industrie.

Plus simple est le travail des naturels de la terre de Van Diemen. Ils mettent le feu à un arbre de large dimension et, par ce moyen, y font une excavation de cinq à six pieds de hauteur et de plusieurs pieds de profondeur. Une famille s'installe là comme dans une guérite. Au pied de cette guérite, elle étend une couche de terre glaise sur laquelle elle peut allumer un brasier pour faire cuire ses aliments. L'autre côté de l'arbre reste intact. La sève y circule sans obstacles, et ses rameaux se couvrent de fleurs et de fruits.

Au dernier degré de l'échelle humaine sont le Boschman de la race des Hottentots, l'Indien de la race des Yamaricos et l'insulaire de la Terre de Feu.

Les Hottentots, les primitifs habitants de l'Afrique australe, ont été dépossédés de leurs domaines par les Cafres, comme les Peaux-Rouges par les Américains, et les Lapons par les Suédois. Ils ont été graduellement refoulés jusqu'au bord de la mer et se sont divisés en plusieurs tribus : Balalas, Basoutos, Boschman.

Les Hottentots, avec leur visage aplati, leurs pommettes saillantes, leur nez fendu comme celui du bouledogue, leurs membres grêles, leur corps sans cesse enduit d'un mélange de graisse, de suie et de cendre, sont horriblement laids. Plus laids encore, plus sales, plus dégradés sont leurs cousins germains, les Boschman.

Les Hottentots se construisent des huttes en forme de ru-